

Mars 2024 / N° 176 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

ISABELLE HUPPERT

**NOUS OUVRE
EN EXCLUSIVITÉ
LES RÉPÉTITIONS
DE BÉRÉNICE**



L 13691 - 176 - F: 7,90 € - RD



LITTÉRATURE

Elena Kostiouatchenko
une dissidente russe au combat

CINÉMA

Amos Gitai : "Israël ne
commet pas de génocide"

ART

Emmanuelle Leblanc, peintre
haute en couleurs

THILO HEINZMANN

PERROTIN PARIS

*WHAT DO YOU WANT ME TO BRING YOU:
I AM GOING TO TOWN*

9 MARS — 6 AVRIL 2024



Thilo Heinzmann, O.T. (detail) 2023, Oil, pigment and glass on canvas, perrotin glass cover 83 x 93 x 8,5 cm | 32 1/4 x 36 5/8 x 3 3/8 in.
© Thilo Heinzmann / ADAGP Paris, 2024. Courtesy of the artist and Perrotin

EDITO

Comment le Hamas a entraîné son peuple vers l'abîme

PAR VINCENT JAURY

Israël est une question épineuse, sûrement tragique. Pose beaucoup de questions, comporte peu de réponses. L'autre jour, un ami humaniste me disait que pour lui, ces présumés 25 000 civils palestiniens tués, « ce n'était pas possible ». Il ne le supportait pas. Précisons que cet ami est français, juif, sioniste, et qu'il demeure horrifié par le pogrom du 7 octobre et ses 1200 morts. Il n'a pas oublié les seins de femmes coupés, les femmes enceintes éviscérées, les bébés décapités, les familles brûlées vives, les corps démembrés à la tronçonneuse. Il n'a pas oublié les centaines d'otages, dont beaucoup d'enfants. Il n'a pas oublié la fête qui fut donnée à Gaza, l'arrivée des 4X4 transportant des jeunes de la rave Tribe of Nova, acclamés par une foule hilare filmant de leurs portables un corps nu et blessé de jeune fille, ignoble trophée de chasse. Il sait sans doute qu'il s'agit du plus grand massacre perpétré contre les Juifs depuis la Shoah. Le dernier pogrom antisémite comme le rappelle Pierre-André Taguieff dans son Tract/Gallimard, *Le nouvel opium des progressistes, Antisionisme radical et Islamo-Palestinisme*, à Kielce en Pologne, le 4 juillet 1946, faisait état de 42 juifs tués.

Mon ami ne supporte pas plus le parti antisémite La France insoumise. Mais ces présumés 25000 civils palestiniens tués, non, à ses yeux, « ce n'est pas possible ». Je lui réponds qu'il n'a pas tort : qui, à part quelques âmes sanguinaires, aime voir des enfants mourir ? On préfère une guerre plus propre ; une guerre plus juste ; une guerre parfaite, pourquoi pas, sans aucun mort. Mais alors, serait-ce encore ce qu'on appelle une guerre ?

Si la position humaniste est nécessaire, elle est hélas insuffisante. On le sait, le monde fonctionne à partir de ressorts concrets, cyniques, stratégiques, où la passion, la folie jouent un rôle déterminant. Si la morale intervient ici et là dans l'histoire, elle n'est qu'un pan du réel. Mon ami humaniste pense que Tsahal pourrait être « plus subtil ». Netanyahu aux commandes, comment pourrait-il en être autrement ? Je lui rétorque qu'il est difficile de trancher sur cette question, la stratégie militaire est un domaine complexe. Qu'ensuite, cela a été suffisamment répété, le Hamas prend pour bouclier humain la population palestinienne, qu'il se terre dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les cimetières... Comment alors éviter de tels massacres de civils alors que le Hamas et la population palestinienne sont inextricables. Comment alors épargner les uns et liquider les autres ? Je finis par lui dire qu'il a beau jeu d'incriminer le gouvernement israélien, et qu'il en a le droit, et que c'est une idée à prendre en compte, mais quid de l'Égypte, de la Jordanie, du Liban, de la Syrie ? Où sont-ils, ces pays frères, pour accueillir les réfugiés palestiniens ? Oui, où sont-ils ? Je lui rappelle cette anecdote que Golda Meir rapporte dans ses Mémoires. Quand elle apprend que la Syrie est à deux doigts de s'attaquer à Israël lors de la guerre de Kippour, elle joint Nixon. Il lui dispense ce conseil de mener une guerre défensive, car Israël est dans l'œil du viseur des institutions internationales. Ainsi Netanyahu ou

pas, Israël est depuis longtemps fautive : une épine dans le pied de l'ONU (Israël ne respecte pas les sacro-saintes résolutions, d'où humiliation de l'institution, et agressivité à son endroit), une épine dans le pied arabe (Israël n'a rien à faire sur nos terres).

C'est peut-être Paul Auster qui a raison quand il a cette idée folle qu'il soumet à Coetzee dans son livre épistolaire, *Ici et maintenant* (Actes sud) : les Israéliens doivent s'installer dans le Wyoming, cet Etat montagneux, isolé aux États-Unis. En quelques générations, il deviendrait un des États les plus prospères du pays ! Pourquoi, réplique Coetzee, des gens s'acharnent-ils dans le malheur ?

Mon ami humaniste sort un dernier argument. Il a écouté des anciens membres du Mossad, du Shin Bet, des généraux. Tous regrettent d'anciennes exactions d'Israël. Mon ami humaniste trouve de l'eau pour son moulin. Cela confirme que Tsahal peut faire mieux. Ce serait bien désinvolte, sinon outrecuidant de ma part, de balayer ces regrets d'un revers de main. Mais pour moi, à l'instar d'un Claude Lanzmann, pour qui la défense d'Israël passe en premier plan, eu égard à l'acharnement disproportionné dont elle est toujours la victime, eu égard à ce que Taguieff appelle l'Israëlophobie, nouvelle judéophobie, eu égard à la catastrophe (autre nom de la Shoah) que serait la disparition de ce pays, je me souviens aussi des témoignages de généraux, du Mossad et du Shin Beit. Ils assurent que sans démonstration de force, Israël, entouré d'ennemis, je répète, entouré d'ennemis, aurait été annihilé depuis longtemps.

Enfin, non pour clore le débat mais plutôt pour qu'il se nourrisse, je pense que le Hamas est le cœur du problème. Le problème N°1. Ceux qui appellent sans cesse au cessez-le-feu, qui sans cesse incriminent Israël, ne se demandent-ils pas au contraire pourquoi le Hamas ne capitule pas ? N'a pas capitulé depuis longtemps pour épargner « sa population civile » ? Oui, pourquoi ? Il y a une hypothèse sinon une explication. À l'instar de Hitler et de ses affidés, dissimulés sous terre dans leur Bunker alors que la population allemande, bombardée par les alliés, mourrait massivement, le Hamas ne cherche qu'une chose : à faire mourir sa population palestinienne avec lui. Pour Hitler, le III Reich devait mourir avec lui. Pour le Hamas, Gaza doit mourir avec lui. Ces morts civils auraient très bien pu être évités : Hamas le sait, il aurait suffi de se rendre.

Mon ami humaniste n'a pas encore répondu à mon hypothèse sinon mon explication. J'attends. Avec plaisir. Avec impatience.

Ce conflit entre Israël et Hamas pose mille questions, et peu de réponses. C'est dans ce cadre que nous essayons de comprendre. En dehors de ceux qui se sont discrédités, le parti antisémite LFI qui ne reconnaît pas le Hamas comme groupe terroriste, en dehors de guignol comme Shlomo Sand, en dehors des fanatiques d'extrême droite du gouvernement israélien, la discussion doit se poursuivre. Une sorte de discussion talmudique, aux multiples points de vue. Entre démocrates, « c'est possible ».



P. 22

ELENA KOSTIOUTCHENKO CONTRE POUTINE



P. 50

AMOS GITAI RELIT IONESCO



P. 66

ISABELLE HUPPERT EN BERENICE



P. 96

EMMANUELLE LEBLANC, COLORISTE

SOMMAIRE

N°176 MARS 2024

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec Bruno de Stabenrath
- 08 Coup de Gueule Shlomo Sand
- 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers
- 12 Chronique Book Emissaire d'Eric Naulleau
- 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem
- 16 Révélation
- 18 En coulisse

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livre
- 22 L'interview : La journaliste Elena Kostiouchenko se confie longuement à *Transfuge* sur son pays d'origine, la Russie, devenue totalitaire.
- 28 Sélection : Les 15 meilleurs romans
- 42 Essais, docs

Page 48 | CINÉMA

- 48 Edito ciné
- 50 L'interview : Amos Gitai, à l'occasion de son nouveau film *Shikun*, évoque le conflit israélo-palestinien.
- 54 Critiques
- 58 DVD, livres, festival

Page 64 | SCÈNE

- 64 Edito scène
- 66 Reportage : Isabelle Huppert et Romeo Castellucci nous invitent dans les répétitions de l'évènement théâtral qu'est *Bérénice*.
- 76 Reportage 2 : Guillaume Gallienne
- reçoit *Transfuge* dans sa future mise en scène de *Pulcinella / L'heure espagnole* à l'Opéra Comique.
- 80 Portrait : Sidi Larbi Cherkaoui, chorégraphe du désert.
- 82 Critiques théâtre, danse, musique

Page 94 | ART

- 94 Edito art
- 96 L'interview : Emmanuelle Leblanc, la subtile et très habitée coloriste de la lumière.
- 102 Rencontre : Stéphanie Pécourt, l'âme inspirée de la Biennale NOVA-XX au Centre Wallonie Bruxelles.
- 106 Galeries
- 113 Expos
- 120 Livre, Film

122 En route ! Va devant !



PROPOS RECUEILLIS PAR GAËTAN HUSSON
PHOTO THOMAS PIREL

Bruno de Stabenrath nous reçoit chez lui, dans son appartement de Neuilly-sur-Seine. Affiches vintage, guitare, vinyles, piles de livres entassées, vieux amplis... forment un sanctuaire dédié à la pop culture tout droit sorti d'une chambre d'adolescent des années quatre-vingt-dix, des années d'avant l'accident. On se sent en terrain familier, comme si on retrouvait une part de notre propre jeunesse avec cet homme chaleureux « aux » destins brisés, mais à l'enthousiasme intact, contagieux. « Brisés » au pluriel. Le sien d'abord et cet accident survenu sur une route calme de campagne, lors d'une matinée ensoleillée et qui le laissera tétraplégique. Pas d'excès, ni de vitesse, ni d'alcool, encore moins de drogue, mais juste une plaque de verglas au mauvais endroit, au mauvais moment.

L'histoire est connue et a donné lieu à un très beau récit, *Cavalcade*, suivi d'une adaptation au cinéma. Puis il y a les autres, ceux sur lesquels Bruno de Stabenrath ne cesse d'écrire, musiciens, chanteurs, acteurs... Ces « stars » trop tôt disparues, foudroyées dans leur ascension et leur jeunesse. À l'image d'un James Dean pour qui l'auteur avoue nourrir

une obsession depuis l'âge de ses 15 ans : « On est en 75, je rencontre François Truffaut dans son bureau pour tourner *L'argent de poche* et il y a un *Paris Match* avec en couverture une photo d'un acteur que je ne connais pas et dont on célèbre les 20 ans de sa mort. François me dit qu'il s'appelle James Dean, qu'il a fait trois films et qu'il est mort à 24 ans. Et là je me dis, comment peut-on vivre une vie aussi courte et avoir un tel impact ! »

« Que seraient devenus les fils Malraux s'ils avaient survécu ? »

Ce ne sera pas le cas de Vincent et Gauthier, les fils oubliés d'André Malraux morts tragiquement dans un accident de voiture et que Bruno de Stabenrath tente de ressusciter dans son dernier très beau roman, *La jeunesse du monde : Le destin brisé de Gauthier et Vincent Malraux* : « Avec les fils Malraux j'ai eu le sentiment d'une certaine injustice car je me suis rendu compte que dans toute l'œuvre de leur père, celui-ci ne parlait jamais de ses fils. Ils étaient complètement oubliés, tout le monde les avait

oubliés et j'ai trouvé ça horrible. » On y découvre en effet la figure d'un père inaccessible, autoritaire, indifférent au sort de ses enfants et incapable de la moindre émotion envers eux, même à l'annonce de leur mort : « il balaiera cette douleur d'un revers de main ».

Dans cette France des années soixante, admirablement restituée et documentée, entre l'arrivée des Kennedy à Paris, la guerre d'Algérie, les attentats de l'OAS et l'évasion spectaculaire de Nouriev à l'aéroport du Bourget, Vincent et Gauthier ont tout juste 18 et 20 ans. Vincent le plus jeune, le rebelle, le talentueux, et en conflit avec son père, se destine à une carrière de peintre. Son frère Gauthier, plus posé, prépare les concours des grandes écoles. Ils sont beaux, riches, amoureux et s'enivrent des promesses de leur époque entre le quartier Saint Germain et le Golf Drouot au son d'un rock'n'roll balbutiant. Mais leur destin se brisera un mardi 23 mai de l'année 1961 à 20h00, sur une route de campagne en direction de Lacanche à bord d'une Alfa Romeo Giulietta Sprint Veloce, de couleur bleue. « Que seraient devenus les fils Malraux s'ils avaient survécu ? ». On devine que cette question hantera encore longtemps l'écrivain.

LA JEUNESSE DU MONDE : LE DESTIN BRISÉ DE GAUTHIER ET VINCENT MALRAUX
de Bruno de Stabenrath,
Denoël, 480p., 23 €



Shlomo Sand, une scandaleuse relecture du sionisme

Shlomo Sand, historien d'extrême gauche, tente de relire le sionisme avec son dernier livre, *Deux peuples pour un État*. Des aberrations, des inexactitudes, et une haine anti-Israélienne très suspecte.

PAR SALOMON MALKA

Dans son dernier opus, *Deux peuples pour un État* ? Shlomo Sand, qui se présente comme un historien, voudrait tirer Buber et d'autres penseurs dont il retrace le parcours – Ahad Haam, Hannah Arendt, Bernard Lazare... – vers sa propre obsession, l'État binational dont il ne cesse de marteler l'exigence tout au long du livre. Son approche consiste à relire l'histoire du sionisme en utilisant toutes les méthodes de la culture « Woke » et de la déconstruction, en glissant à l'occasion ici et là – ça ne mange pas de pain et ça fait tellement plaisir – quelques rudiments d'écriture inclusive. Las, s'il suffisait d'avoir recours à la pensée dite « éveillée » ou de multiplier les attentions graphiques au masculin et au féminin, pour résoudre la question israélo-palestinienne, cela se saurait.

Telle n'est d'ailleurs pas l'intention de l'auteur. Son livre a d'ailleurs été rédigé avant la guerre du Hamas contre Israël et avant même le retour de Netanyahu au pouvoir. C'est dire s'il est daté, et le plus souvent à côté de la plaque.

L'auteur commence par une profession de foi. Il est en proie à « de nombreuses hésitations théoriques » (visibles même pour ceux qui n'ont pas lu les ouvrages précédents, dont les titres sont suffisamment éloquents : « Comment la terre d'Israël fut inventée », « Comment

j'ai cessé d'être juif »...) L'historien clame à la cantonade qu'il souhaite de tout cœur la création d'une république palestinienne indépendante. Louable intention et aveu méritoire. Malheureusement, depuis plus de 75 ans, chaque fois qu'on les a interrogés, les Israéliens disent qu'ils souhaitent un État palestinien à côté d'Israël. Mais ils sont majoritairement d'avis que ce souhait a peu de chance de s'accomplir. Plutôt que d'enfiler des perles et des ponts aux ânes, on eût aimé que l'auteur nous renseignât sur les moyens de résoudre cette équation.

L'idée de faire le récit de cette extraordinaire aventure intellectuelle que fut le « Brith Shalom » n'est pas mauvaise en soi. On se demande seulement si l'auteur était le choix idéal pour raconter cette page d'histoire. Lui qui traite David Ben Gourion de « démagogue », les propositions d'Ehud Barak de « manœuvres » et le retrait de Gaza voulu par Ariel Sharon une « cantonisation » des territoires palestiniens.

Le fil rouge du livre consiste en un improbable et anachronique tête à queue entre les années vingt au XX^e siècle et les mêmes années vingt un siècle plus tard. Il se déclare très proche d'Edward Saïd, universitaire américain, lui-même très favorable à un État démocratique et laïc. Mais où a-t-il vu une démocratie à l'œuvre dans quelque pays arabe que ce soit,

ou dans quelque morceau de territoire palestinien ?

Il agite à nouveau l'étendard de l'apartheid. Faut-il rappeler à l'éminent historien que plus de 21 % d'Arabes israéliens vivent à l'intérieur des frontières de la ligne verte ? Où est l'apartheid là-dedans ? Il faut ajouter que dans cette situation que subit Israël, de guerre sur plusieurs fronts, avec une menace d'extension régionale, le calme règne pour l'instant sur ce front-là (et on n'en est pas, contrairement à ce que raconte M. Sand, à un risque de « bombardement démentiel de la mosquée Al-Aqsa », d'où tient-il une telle aberration ? Il y a suffisamment de menaces pour éviter d'en inventer !)

Plutôt que de lire la prose épaisse de M. Sand, on a plutôt envie de recommander dans ces colonnes deux romanciers israéliens de talent qui parlent d'autre chose mais qui néanmoins s'adressent à nous depuis l'œil du cyclone. L'une est Zeruya Shalev, élève d'Amos Oz. L'autre est Eshkol Névo, lui aussi héritier de la figure tutélaire son goût de la politique, le courage de dire les vérités qui dérangent, et l'amour du pays. Et pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du sionisme, les ouvrages ne manquent pas. À titre d'exemples, *Qu'est-ce que le sionisme ?* et *Sionismes, textes fondamentaux* de Denis Charbit (Albin Michel), et *Histoire du sionisme* par Walter Laqueur (Gallimard).

DEUX PEUPLES POUR UN ÉTAT ? RELIRE L'HISTOIRE DU SIONISME

de Shlomo Sand, traduit par Michel Bilis, Seuil, 256p., 21 €



CHRONIQUE

Le concept du 7 octobre

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Comment penser un événement qui se révèle strictement *impensable* ? Un événement imprévisible et tragique, qui ne s'inscrit ni dans les rouages d'une dialectique historique, ni dans la répétition des faits passés, et dont on sent qu'il va recomposer durablement le monde ? Après l'attentat inaugural de notre siècle, celui des Tours jumelles, Derrida et Habermas avaient composé *Le concept du 11 septembre*, où ils affirmaient en substance que ce jour devenait à lui-même son propre concept. De même, après le 7 octobre, c'est précisément pour refuser les analyses toutes faites, les explications préconçues, mais pour laisser le présent déployer de lui-même ses propres catégories, que Bernard-Henri Lévy a décidé d'ouvrir sa *Solitude d'Israël* (Grasset) par une description pure – une description qui met les certitudes entre parenthèses – de ce samedi noir. Dès le lendemain de l'attaque massive menée par le Hamas, Bernard-Henri Lévy s'est rendu dans ce pays né la même année que lui, qu'il connaît par cœur et dont il a traversé, depuis sa rencontre avec David Ben Gourion, toutes les étapes nodales. Mais cette fois, rien à voir avec les précédentes épreuves : en ce 8 octobre, Israël ressemblait à pays de villes mortes et de désolation, tapissées de cadavres, de sang et de chaos.

Dans les villages du Sud qu'il découvre dans un état inimaginable, semblables au Kichinev décrit jadis par Bialik, Bernard-Henri Lévy comprend que le 7 octobre est le nom d'un événement absolument irréductible. C'est un drame imprévisible et dont, rétroactivement, on comprend que les signes avant-coureurs – déclarations et préparations du Hamas – étaient pourtant là, flagrants comme la lettre volée d'Allan Poe, tellement évidents qu'on ne les voyait pas. C'est un jour de sang, de massacres sur des âmes de paix, de corps démembrés et violés, d'enfants suppliciés et de femmes humiliées, dont le Mal ne s'inscrit dans aucune grande fresque de la nature humaine. C'est une rupture époquale, une cassure dans l'Histoire, une brèche dans les grands récits géopolitiques, qui redessiner la structure de la région, du continent et des nations du monde. C'est, dans « l'autre géographie, celle des peurs et des imaginaires », un samedi noir dans l'histoire

juive qui, tout en rappelant les innombrables massacres qui n'ont cessé de la rythmer, est porteur d'une terrible nouvelle, jamais entendue depuis les temps bibliques : « l'alignement, pour le pire, d'Israël sur la diaspora ». C'est enfin une de ces horreurs dont la modernité a le secret. Une barbarie filmée, exposée, exhibée en direct sur les réseaux sociaux, mais dont un autre drame a été pourtant contemporain, « l'événement numéro 2 » – celui de la dénégation du 7 octobre, de sa relativisation, de son effacement des consciences collectives.

Face à cet événement, Bernard-Henri Lévy éprouve un sentiment étrange, évident et sinistre, immédiat et pourtant revenu des siècles : celui de l'indépassable, de l'intime solitude d'Israël, cet Israël que le Maharal comparait déjà à un point, à un insécable qui ne trouve pas sa place dans la tectonique des siècles. Et Bernard-Henri Lévy d'analyser, en reprenant les intuitions visionnaires de *L'Empire et les cinq rois*, l'état du monde depuis la perspective de ce « point » d'Israël. De déconstruire méthodiquement le mythe paresseux et funeste du choc des civilisations pour lui substituer la rivalité, plus souterraine, qui oppose l'Amérique, empire fragile car dépourvu de fondements, à des royaumes sans principes avides de domination. De mener un dialogue tenace, par « vagues » (Platon) d'objections et de réfutations, contre le récit qui accompagne les esprits ligués contre Israël, selon lequel il s'agirait d'une nation ontologiquement et originellement coloniale. Contre ce poncif creux, Bernard-Henri Lévy revisite l'historicité d'Israël, en montrant – et c'est une thèse forte – qu'elle met en crise tous les concepts classiques de la philosophie politique. Mais les pages qui ont le plus résonné en moi sont assurément les dernières. Celles où, invoquant le Lévitique et la parole des Prophètes, Bernard-Henri Lévy traque une autre solitude. Non seulement la solitude d'une nation face à ses ennemis de toujours et à ses nouveaux amis dont les mains tendues recèlent bien des pièges, mais le danger intérieur qui guette l'esprit d'un Israël qui, rongé par des aspirants-princes qui aspirent à lui faire oublier son âme, perdrait son cœur à vouloir, dans l'épreuve, céder à la tentation du Veau d'or.

CHRONIQUE

En marge

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

***Odyssée des filles de l'est*, Elitza Gueorguieva, Verticales, 176p., 17 €**

***L'homme qui vivait sous terre*, Richard Wright, Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Azoulai, Editions Christian Bourgois, 240p., 18 €**

L'une est Bulgare et l'autre aussi. L'une doit apprendre une langue, celle de sa terre d'adoption, ce français retors qui lui fait dire *laissez-pisser* au lieu de *recipissé*. L'autre a dû oublier une langue, celle de sa minorité bannie par le satrape local dans les années 80 : « Tu savais qu'à la fin du régime communiste les Turcs avaient été contraints, par la loi et par la force, de se *bulgariser* : de prendre des noms turcs et de renoncer à leurs rites ou de quitter leur pays. » Toutes deux se trouvent en même temps à Lyon en 2001. Mais pas ensemble : Dora est prise dans les filets d'un proxénète qui tient sous la menace son fils resté au pays, Elitza intègre une bande de punks à chien. Deux romans d'apprentissage se développent en parallèle, la vie de prostituée pour la première, la naissance, sous le signe de Godard, d'une vocation de cinéaste pour la seconde. Chemin faisant, il s'agit aussi de résoudre une énigme. Qui sont donc ces « filles de l'Est » dont les Français semblent avoir fait une espèce à part en un mélange d'ignorance, de clichés machistes et d'érotisme bas de gamme : « Ce sont des filles dociles et naïves, qui se contentent de peu, les types leur donnent 100 ou 200 francs par jour, elles passent leur temps à manger des hamburgers, des glaces et des barres chocolatées, elles se saoulent à la vodka et au cognac » ? L'enquête donne des pages d'une grande drôlerie, d'autant qu'Elitza dresse en parallèle « la liste des merveilles », à savoir toutes les bizarreries glanées sur notre pays vu par une étrangère – « *Ça va ?*, placé après *bonjour*, n'est pas une vraie question » ou « Les punks sont souvent des fils de PDG, abrégé de président-directeur général ». De scènes burlesques en exercices d'autodérision, l'humour garde ses droits même pour évoquer les terribles réalités de la prostitution d'abattage. On retrouve dans *Odyssée des filles de l'Est* tout ce qui faisait déjà la qualité des *Cosmonautes ne font que passer* (Prix SGDL André Dubreuil du premier roman 2017), une écriture nerveuse, une manière de tenir à juste distance l'émotion par une ironie bien pesée. On y retrouve également cette attention pour les invisibles de l'existence, les oubliés de l'histoire tel ce nettoyeur de Tchernobyl dont Elitza Gueorguieva contait le destin dans le film documentaire *Notre endroit est silencieux*. Sa sœur existentielle se nomme ici Dora : « Pourtant, ce n'était pas pour archiver que tu tenais tant à faire son portrait.

Plutôt parce qu'elle était de celles qu'on ne montre pas. De celles qu'on évite de voir. De celles qui ne se sentent jamais à leur place. »

« Il eut la curieuse impression que ces questions le projetaient dans une drôle de dimension où, bien qu'il ne soit coupable d'aucun crime, on le rendait quand même coupable ». Ces lignes ne sont pas de Kafka, mais de Richard Wright (1908-1960). Il faut se figurer une variation sur *La Métamorphose* où Grégoire Samsa souhaiterait sa transformation en une créature négligeable : « Il aurait aimé être un petit insecte capable de se nicher dans l'une des fissures du mur de briques, bien à l'abri. Les gens passeraient sous son nez pour vaquer à leurs occupations. » Injustement accusé d'un double meurtre, tabassé et torturé par trois policiers blancs qui lui donnent du « négro » à longueur d'interrogatoire, Fred Daniels trouve refuge dans les égoûts où il découvre un monde parallèle. De cette allégorie d'un homme de couleur relégué parmi les immondices dans les bas-fonds de la société, l'auteur ne se contente pas de tirer les plus puissants effets politiques. L'expérience de marginalisation absolue est aussi celle de l'accession à un état second, d'un renversement des perspectives par irruption de fulgurances poétiques : « Des images l'assaillaient où il reconnaissait cette lucidité extrême, cette façon de scruter, tel un homme invisible planant dans les airs, cette vie qu'on vivait là-haut dans les ténèbres du soleil. » D'abord publié en nouvelle, *L'homme qui vivait sous terre* renaît ici sous la forme d'un roman refusé en son temps par Harper&Brothers. Et procure la troublante impression de découvrir un classique instantané, au même titre qu'*Un enfant du pays* (1940) qui établit la réputation de l'écrivain noir américain. Les éditions Bourgois ont eu l'excellente idée d'ajouter au volume *Souvenirs de ma grand-mère* où il éclaire en profondeur la genèse et les enjeux de son texte : « Il est intéressant de voir un esprit humain aux prises avec son destin. Saisir Fred Daniels, c'est en apprendre plus sur soi-même. Sa danse abstraite ressemble à la nôtre, où que l'on se place et quelle que soit la différence entre nos décisions et les siennes, aussi distinctes qu'elles puissent être. » Richard Wright se réclamait du surréalisme (« quand il permet de communiquer artistiquement »), il fut naturalisé français, décéda en 1960 à Paris où il repose au Père-Lachaise.

CHRONIQUE

Posy Simmonds, féministe politically incorrect

B.D. PAR T.H.

PAR TEWFIK HAKEM

La BPI (La Bibliothèque Publique d'Information, du Centre Pompidou-Paris) a eu un sacré flair en programmant pour cet automne-hiver une large rétrospective consacrée à Posy Simmonds, la reine du roman graphique britannique.

Ouverte le 28 septembre dernier, l'exposition *Posy Simmonds. Dessiner la littérature* est visible jusqu'au 1er avril.

Entre temps, juste à la mi-temps de l'événement de Beaubourg, le 24 janvier 2024 exactement, Posy Simmonds a été élue par ses pairs français Grand Prix d'Angoulême. Voilà un prix qui tombe à pic, aussi bien pour la BPI que pour son éditeur français, Denoël Graphic, qui ne pouvait rêver d'un plus beau cadeau pour ses 20 ans d'existence.

À 78 ans, la « romangraphiqueuse » d'outre-manche devient ainsi la cinquième femme à obtenir la distinction suprême du plus grand festival de bandes dessinées du monde. Et grâce à elle, la Grande-Bretagne fait enfin son entrée dans la liste des Grands Prix d'Angoulême, autant dire le panthéon mondial de la bande dessinée.

Posy Simmonds, c'est Claire Bretecher au pays des Monty Python. Trait fin, humour trash, elle dézingue avec férocité la bonne société intellectuelle de gauche cultivée et bien-pensante dont elle est issue.

Longtemps dessinatrice de presse, elle a collaboré avec le *Sun*, le *Times* avant d'entamer avec le *Guardian*, une longue et riche collaboration de 1972 jusqu'en 2008. C'est dans les colonnes de ce célèbre quotidien de centre gauche, qu'elle a publié en feuilletons *Gemma Boverly* et *Tamara Drewe*, ses deux plus grands succès. Le premier, comme on s'en doute, est un hommage à Flaubert, le second une adaptation d'un roman de Thomas Hardy.

Posy Simmonds aime la littérature, d'où l'intitulé de l'exposition *Dessiner la littérature*, mais son amour des livres ne l'empêche pas de critiquer au vitriol le petit milieu littéraire londonien, qui ressemble d'ailleurs furieusement au nôtre, comme elle l'a fait dans le hilarant *Literary Life*, un recueil de petites histoires publiées entre 2002 et 2005 dans le supplément littéraire du *Guardian*.

Née en 1945 à Berkshire, dans la campagne anglaise, Posy Simmonds a été le témoin privilégiée de l'embourgeoisement des élites londoniennes, elle sait de quoi elle parle quand elle dessine ses semblables. En bonne anatomiste de la société du spectacle de notre époque et de ses vanités, elle croque d'une manière élégante et cruelle un monde qui court à sa perte tout en se gardant de faire la morale. On lui a beaucoup reproché de remplir ses cases par des textes, parfois trop longs, mais jamais cela ne se fait au



détriment du dessin, donnant ainsi tout son sens au genre « roman graphique ».

Ses oeuvres de référence ont été adaptées au cinéma : en France par Anne Fontaine (*Gemma Boverly*, 2014) et outre-manche par Stephen Frears (*Tamara Drewe*, 2010).

Posy Simmonds est féministe à sa manière, comme l'a été Claire Bretecher dans la France Gauche-caviar, c'est à dire sans appartenir à un quelconque troupeau de pleurnicheuses, ses héroïnes sont de magnifiques déviantes. Dernier personnage en date *Cassandra Darke* (2018), une vieille sexagénaire indigne et misanthrope, tout à la fois moche et esthète, directrice d'une galerie d'art contemporain dans le très chic Chelsea de Londres.

Cassandra Darke est le portrait inversé de Posy Simmonds, tout le génie de la dessinatrice est de nous la faire aimer malgré ses tares. De ce fait, si on veut comprendre comment les jeunes progressistes d'hier sont (presque tous) devenus les vieux réac' d'aujourd'hui, il faut lire les histoires de celle qui a merveilleusement échappé à son destin.

À lire, par ordre de préférence : *Gemma Boverly*, *Literary Life*, *Tamara Drewe*, *Cassandra Darke* (Denoël Graphic).

True Love : une romance graphique,

À voir : « Posy Simmonds. Dessiner la littérature », exposition à la BPI du Centre Pompidou jusqu'au 1^{er} avril 2024. Tout l'univers de la grande illustratrice à travers ses dessins, esquisses et carnets de travail, et des extraits de quelques adaptations cinématographiques tirées de ses romans.

Trois jeunes artistes à suivre...

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Jules Goliath

C'est peut-être un nom prédestiné. Jules Goliath érige des blocs de béton qui s'apparentent à des vestiges d'architecture en ruine à échelle réduite. Images d'une archéologie dystopique où les labyrinthes d'Escher semblent être creusés dans la roche, pareils à des petites cavités complexes. La poétique de la ruine embrasse ici l'évocation de paysages imaginaires dans lesquels le regard se perd. Diplômé en 2021 des Beaux-Arts de Paris, Jules Goliath (né en 1996) a montré une de ses œuvres au Département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre en 2022. Il expose aujourd'hui ses fascinants fragments à la jeune galerie-appartement Villa Gabrielle qui a ouvert l'automne dernier à côté du square de l'Oiseau-Lunaire qui vit naître le mouvement surréaliste.

FRAGMENTS CONTEMPORAINS

Jules Goliath, Collection d'art I, exposition collective, Galerie Villa Gabrielle, galerievillagabrielle.com

IMAGO

Yann Lacroix, jusqu'au 13 avril, Fondation Bullukian, Lyon, fondationbullukian.com

73 BOULEVARD HAUSSMANN

Sacha Floch Poliakov, projet l'Art dans la Ville avec Aroma Zone, lartdanslaville.com



Yann Lacroix, *Lugdunum*, 2023, Huile sur toile, 320 x 180 cm, Courtesie de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou.

Yann Lacroix

Des paysages envahis par une végétation luxuriante dévoilent des fragments de bas-reliefs antiques ou des balustrades silencieuses. Ces morceaux de mémoire troublent la vision par des jeux de superposition et de flou accentués par la délicatesse de tonalités mordorées qui s'apparentent à des effets de surexposition. Yann Lacroix (né en 1986) est un des peintres les plus élégants et les plus doués de sa génération. Ses paysages nous embarquent dans un romantisme rêvé où l'effet décati de la ruine fait naître une atmosphère sensuelle au parfum du voyage et de la *dolce vita*. L'œil se noie dans des points de vue singuliers, fenêtres ouvertes sur des détails d'architecture ou horizons mystérieux, qui ne cachent pas leur amour pour l'art italien.

Sacha Floch Poliakov

L'œuvre colorée de la jeune artiste Sacha Floch Poliakov (née en 1996) peut être admirée de tous, dans la rue, sur une immense bâche qui recouvre l'échafaudage du 73 boulevard Haussmann. On avait pu découvrir son univers fantaisiste et onirique friand de rébus et d'imagerie populaire à la galerie Clavé Fine Art l'an dernier. Ici, son œuvre monumentale s'inspire des « loubki », les estampes russes anciennes que l'artiste a découvertes, enfant, dans le bureau de son grand-père, Serge Poliakov. Elle est aussi une des six artistes diplômés des Beaux-Arts à avoir été choisie pour créer à la Manufacture de Sèvres les vases trophées des médailles d'or des Jeux Olympiques et Paralympiques.

« Je ne supporte pas l'élitisme de l'art contemporain ! »

Nicolas Laugero Lasserre crée des lieux pour infuser la culture dans l'espace public. Rencontre avec un hyperactif.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CHAIZEMARTIN

Après 17 ans à la direction de l'Espace Cardin, vous prenez les rênes de l'ICART, l'école du management de la culture et du marché de l'art. Votre action artistique se déploie sur la Seine au sein de deux péniches-musées, Fluctuart, initiée en 2019 et Quai de la Photo lancé l'an dernier. Qu'est-ce qui vous motive ?

Pierre Cardin a été mon mentor. J'ai appris beaucoup à ses côtés, en l'accompagnant dans la production de spectacles dans le monde entier, comme celui de Marie-Claude Pietragalla. Je me souviens de son exigence au travail, de son obsession à vouloir mettre en avant les artistes. Ce qui m'a particulièrement marqué, c'est le spectacle « Marco Polo » à l'Opéra national de Pékin pour les Jeux Olympiques en 2008. La tension diplomatique entre la Chine et la France était forte et nous avons été la seule représentation française. A ce moment-là, j'ai compris que les défis étaient faits pour être relevés et qu'il n'y a que les folies qui perdurent ! Je ressens la même chose avec ma collection d'art urbain. J'ai acheté des pièces sans en avoir les moyens, mais ce sont elles qui perdurent, comme la palissade de 6 mètres de Jef Aérosol.

Quel a été votre engagement suivant ?

L'ouverture de Fluctuart avec mon associé Géraud Boursin et la BPI, situé pont des Invalides, pour en faire un centre d'art urbain. Un lieu culturel gratuit auto-suffisant, une formule impensable à l'époque ! Il a trouvé sa place dans le paysage

culturel avec une programmation drainant 200 000 visiteurs par an. Cela a été un tremplin pour créer le groupe Artflux, l'un des plus gros opérateurs culturels sur la Seine avec huit bateaux dont Quai de la photo dédié à la photographie contemporaine et le Son de la Terre, scène musicale sur l'eau, créés en 2023. Cette année, Fluctuart sera au cœur de la cérémonie d'ouverture des J.O.

L'expression « démocratisation culturelle » est si usitée qu'elle semble parfois galvaudée. Pas pour vous. Expliquez-nous.

Pourquoi s'acharner à rendre la culture accessible ? Pourquoi n'avons-nous que ce mot à la bouche jusqu'à notre nouvelle ministre de la Culture qui veut en faire sa priorité ? Je ne viens pas d'un milieu artistique. Quand je suis à Antibes à 12 ans, c'est à la MJC que je commence un atelier théâtre qui change ma vie. Je l'affirme : sans cela je n'en serais pas là aujourd'hui. En réalité, ce que je fais, c'est mettre mon énergie entrepreneuriale au service de l'accès à la culture, en créant des machines à démocratisation culturelle, à travers des lieux, des expositions et l'ICART où nous formons 1000 étudiants. Je ne supporte pas l'élitisme de l'art contemporain. Il ne porte pas les valeurs que l'art est censé transmettre et je lutte contre ça avec les étudiants que j'accompagne.



© ALEXANDRA BABONNEAU

Cela passe aussi par votre engagement pour l'art urbain dont vous êtes collectionneur et spécialiste. Cet art, autrefois interdit de musée, vient d'entrer au Centre Pompidou...

L'entrée de Gérard Zlotykamien, Lek et Sowat ou Miss.Tic dans les collections du Centre Pompidou est un excellent signal pour la reconnaissance de ce mouvement artistique. Quand je débarque à Paris grâce au soutien de mon père, le hasard m'amène à la Butte aux Cailles, remplie de *street art*. La première œuvre que j'achète en 1999 est de Miss.Tic. À l'époque, on était très peu à se passionner pour ce mouvement. 25 ans plus tard, les choses ont changé, en témoigne notre exposition « Capitales », retraçant les 60 ans du mouvement, à l'Hôtel de Ville de Paris qui a remporté un immense succès public. Quant à ma collection, elle est visible au sein de l'école 42 de Xavier Niel au musée Art42, entièrement gratuite évidemment !

Le retour des écrivains engagés dans le monde

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Vous l'aurez sans doute remarqué, *Transfuge* a choisi depuis quelques numéros de se rapprocher d'un certain type de littérature incarné par Colum McCann en janvier, Hisham Matar, en février, et aujourd'hui, Elena Kostiouchenko. Le premier nous faisait entendre le combat, perdu, d'un journaliste face au terrorisme ; le deuxième, l'espoir et la désillusion du peuple libyen ; et enfin, dans ce numéro, notre jeune héroïne, exilée et rescapée d'une tentative d'empoisonnement, transmet la colère et la peur des démocrates russes. A l'heure où je vous écris, Alexeï Navalny vient de mourir en prison, en martyr de la démocratie. Le témoignage d'Elena Kostiouchenko en devient d'autant plus bouleversant. Voilà pourquoi notre journal, consacré à la littérature depuis près de vingt ans, choisit aujourd'hui de laisser la parole aux écrivains engagés dans le monde. Nous qui avons longtemps défendu une littérature préoccupée de la forme, de la vie intérieure, de la langue et de ses infinies variations, recherchons en ce moment des livres qui dépeignent les luttes de la démocratie, les difficultés de l'exil, la défense des minorités ou des droits humains. Et ce quelque en soit la forme : Kostiouchenko par ses reportages s'inscrit dans les pas des grands journalistes littéraires de l'Est de l'Europe, de Kapuscinski à Alexievitch, le romancier Colum McCann s'essaie dans *American*

Mother à la non fiction, et Hisham Matar, auteur de récit, signe avec *Mes Amis*, un roman qui évoque la Libye d'hier et d'aujourd'hui. La question d'un juste écho du monde vient désormais se substituer à la question formelle pour ces trois écrivains qui peuvent basculer de la fiction à la non fiction avec la même assurance. Mais alors même que les chiffres de l'édition nous certifiaient il y a quelques mois encore que la littérature étrangère peinait à se maintenir à flots, nous ouvrons nos pages à des écrivains de tous bords qui nous donnent des nouvelles de leurs fronts. Une contradiction avec le désir du public ? Non, et nous lançons même le pari que la littérature étrangère va reprendre en France du poil de la bête.

Le lectorat français ne s'y trompe d'ailleurs pas, qui a plébiscité le livre de Da Empoli, *Le Mage du Kremlin*, et se tourne aujourd'hui de plus en plus vers les essais pour saisir les forces en jeu - ce qui explique de surcroît l'ouverture de nos pages à plus d'essais, car nous aussi, nous souhaitons mieux comprendre.

Privilegier ces écrivains qui s'engagent dans le monde n'est pas se détourner de la littérature : celle-ci vogue au gré d'un océan qui nous éloigne ou nous rapproche de l'intériorité qui demeure son grand sujet. Seulement, dans un monde qui compte désormais des guerres si menaçantes, l'existence est aussi rythmée par l'angoisse des bruits de bottes.

TRANSFUGE

10, rue Saint-Marc, 75002 Paris
Tél: 01 42 46 18 38
www.transfuge.fr

Directeur de la rédaction
Vincent Jaury

Rédactrice en chef
Oriane Jeancourt Galignani

Chef de rubrique Art
Fabrice Gaignault

Chroniqueurs
Nathan Devers, Tewfik Hakem, Eric Naulleau

Rédaction
Damien Aubel, Lucien d'Azay, Cécile Balavoine, Aude de Bourbon Parme, Julie Chaizemartin, Séverine Danflous, Corentin Destefanis Dupin, Alexandre Fillon, Olivier Frégaville Gratian d'Amore, Maud de la Forterie, Mathieu Guetta, Thomas Hahn, Serge Kaganski, Shlomo Malka, Frédéric Mercier, David Mikanowski, Sophie Pujas, Tristan Ranx, Hugues Le Tanneur, Arnaud Viviant

Conception graphique
Camille Louret

Photographes
Laura Stevens, Edouard Monfrais-Albertini

Illustrateur Couverture
Marc-Antoine Coulon

Gérant
Vincent Jaury

Responsable Publicité et Partenariats
Camille Carro Lombard

Tél. 01 42 46 18 38
Mobile : 06 67 44 99 76
camille.lombard@transfuge.fr

Fondateurs
Vincent Jaury et Gaëtan Husson

TRANSFUGE.FR
Agence EIRL Aline Héau
41 rue Joseph de Maistre
75018 Paris

Abonnement - Information - Réseau
Transfuge - Service abonnements -
CS 70001

59361 Avesne sur Helpe - CEDEX
Tél : 03 61 99 20 04
email : abonnements@transfuge.fr

Marketing - Ventes au numéro
Bo conseil Analyse Media Etude
Le Moulin de Duneau
72160 Duneau
Tél : 09 67 32 09 34

Transfuge est une S.A.R.L. de presse
au capital de 50 300 €
RCS Paris B 449 944 321
Commission paritaire : 0216K84286
ISSN : 1 765-3827
Dépôt légal : à parution
Tous droits de reproduction réservés.

Impression Impression en communauté européenne, CE